



**Clio. Femmes, Genre, Histoire**

27 | 2008  
Amériques métisses

---

## Les noces splendides des Incas et des Jésuites

Carmen Bernand

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/7494>  
DOI : 10.4000/clio.7494  
ISSN : 1777-5299

### Éditeur

Belin

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008  
Pagination : 197-203  
ISBN : 978-2-85816-973-3  
ISSN : 1252-7017

### Référence électronique

Carmen Bernand, « Les noces splendides des Incas et des Jésuites », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 27 | 2008, mis en ligne le 05 juin 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/7494> ; DOI : 10.4000/clio.7494

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# Les noces splendides des Incas et des Jésuites

Carmen Bernand

---

- 1 En 1718, un peintre anonyme exécute une magnifique huile sur toile de grandes dimensions (174 x 166 cm) pour illustrer deux mariages de la descendance incasique impériale avec la Maison des Loyola et des Borgia, dont sont issus les deux saints jésuites du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces doubles noces ont eu lieu respectivement en 1572 et en 1611. Il s'agit donc d'événements du passé que ce tableau reproduit à grands frais, et dont la portée se mesure au nombre de copies qui en ont été faites. La peinture de 1718 qui se trouve aujourd'hui à Cuzco illustre plusieurs scènes qui se déroulent à des moments différents, formant un ensemble harmonieux. La toile comprend deux grands panneaux divisés chacun en deux parties ; cette division est reprise dans la partie centrale et charnière, puisqu'elle articule les différents champs et leur donne un sens. Au centre donc de cette composition, et en haut, la lumière jaillit d'une large fenêtre par laquelle on aperçoit les contours flous d'une ville à l'architecture étrange, puisque la lourdeur de certains éléments (murs, citadelle, degrés) jouxte l'élégance des colonnades d'une galerie de style italien. Malgré les nuages sombres qui s'amoncellent, des symboles christiques, qui sont aussi ceux de la Compagnie de Jésus, irradiant et brouillent de leur éclat les contours des maisons et du paysage. Juste en dessous de cette source lumineuse, deux religieux en robe noire, auréolés comme il convient à des saints, se dressent au milieu du tableau, dont ils constituent le principal élément. Du côté gauche, saint Ignace de Loyola montre un livre ouvert avec la mention de la Compagnie de Jésus. Du côté droit, mais les soutanes des deux saints se confondent, saint François Borgia tient à la main un crâne – le sien – qui évoque son martyr.
- 2 Le décor est donc planté. La Compagnie de Jésus illumine la ville de Cuzco, ancienne capitale de l'Empire inca « Des quatre quartiers », et les deux saints jésuites, le fondateur et le martyr, sont les protecteurs de la cité. L'austérité de leur habillement contraste avec le foisonnement coloré des autres personnages. Dans le panneau latéral gauche, à gauche donc de saint Ignace, le rouge et l'or retiennent l'œil du spectateur. Tout en haut sur un parterre coloré sont assis trois personnages principaux, deux hommes et une femme,

accompagnés d'autres figures en arrière-plan. Les tuniques rouges, les diadèmes, le soleil, les bracelets, les sandales d'or parlent d'eux-mêmes : il s'agit d'Incas, parés de leurs plus riches atours, qui se tiennent, solennels, comme s'ils assistaient à une scène. Des légendes précisent leurs noms : don Diego Sayri Tupacc, avec ses insignes du pouvoir, son frère don Felipe Tupac Amaru et au bout, doña María Cusi Huaracay, tenant à la main gauche un oiseau. Les deux premiers ont régné quelques années à Vilcabamba, en bordure de la forêt amazonienne, où ils s'étaient repliés dès 1536 pour échapper aux conquistadores. Sayri Tupacc a fini par se rendre aux Espagnols. Il est donc rentré à Cuzco, a récupéré une partie seulement de ses terres et de ses sujets, s'est fait baptiser et peu de temps après, a été assassiné par un Indien. Le second, capturé par le capitaine don Martín García de Loyola, a cru que le baptême lui éviterait l'échafaud, mais il a été décapité en 1572 sur ordre du vice-roi Toledo. La reine dont la main gauche sert de perchoir à l'oiseau rouge et bleu, est la sœur et l'épouse de Sayri Tupacc et s'appelle doña María Cusi Huaracay, bien que le peintre n'ait pas jugé nécessaire d'écrire son nom. Derrière les trois Incas se tiennent des gardes, ainsi qu'un personnage à la tête ronde, probablement un nain, qui tient une ombrelle au-dessus du trio royal.

- 3 Que regardent donc ces Incas ? Vraisemblablement le couple splendide du bas, formé par don Martín García de Loyola et la princesse doña Beatriz Coya. L'homme, dont la barbe et les cheveux font contraste avec le teint imberbe des Péruviens, porte un justaucorps orné de galons dorés et de dentelles. Il est beau, élégant et presque christique dans son expression, son chapeau de plumes et son bâton de commandement à la main. On voit d'ailleurs qu'il est militaire car on aperçoit, sur la gauche, le bout de la gaine de son épée. Sa femme est habillée comme une princesse inca, mais sa robe ample a déjà une coupe plus hispanisée, malgré les broderies incas encadrées selon le procédé du *tocapu*, cher aux élites péruviennes. Sa cape noire est fermée par une épingle en or, un *tupu* dont la brillance a été bien rendue par le peintre. Il y a quelque chose de hiératique dans sa posture et son regard semble se perdre au loin, sans jamais se poser sur celui du spectateur.
- 4 Don Martín García de Loyola est en fait le neveu d'Ignace, le saint austère qui se tient à quelques pas de lui, indifférent à cette scène mondaine. Don Martín est arrivé au Pérou en 1569 dans la suite du vice-roi don Francisco de Toledo, décidé à pacifier le Pérou, détruire le foyer rebelle de Vilcabamba et encadrer toutes les activités économiques et religieuses dans un corpus législatif. Toledo, qui n'apparaît pas sur la toile, envoie donc le capitaine don Martín à la tête d'une armée, avec l'ordre de ramener à Cuzco l'Inca Tupac Amaru, celui-là même qui se trouve assis en haut du tableau. Avec l'aide d'un grand nombre de métis de Cuzco, le neveu d'Ignace capture sans difficulté l'Inca de la forêt, qui était déjà aux abois, abandonné par les Indiens, épuisé par la chaleur tropicale et probablement déprimé aussi devant la sale tournure des événements. Malgré de nombreuses interventions en sa faveur, le vice-roi Toledo sera inébranlable et le fera décapiter devant la cathédrale de Cuzco. Sur la toile, le regard énigmatique de Tupac Amaru se fixe non pas sur le couple splendide, qu'il n'a jamais vu de son vivant, mais sur le spectateur, et le suit quelle qu'en soit sa place. Le regard du prince et la tension légère des muscles de son visage sont là pour attirer l'attention du public. Car le beau capitaine apparenté à saint Ignace est bien la main par laquelle ce qui restait de l'Empire inca – un mouchoir de poche – a définitivement disparu.
- 5 Si l'on excepte quelques princes incas compromis avec la rébellion et écartés de toute prétention politique, il ne reste plus au Pérou au lendemain de la décapitation de Tupac

Amaru qu'une héritière légitime des Seigneurs naturels de l'Empire des Quatre-Quartiers : doña Beatriz Coya, l'épouse de don Martin et fille de Sayri Tupacc et de Cusi Huarcay. Les documents s'y réfèrent en vantant sa beauté. La princesse est née à Vilcabamba peu de temps avant la reddition de son père. Devenue orpheline, sa mère l'a placée au couvent des Clarisses, où les conquistadores mettaient leurs filles à l'abri de la violence de leurs congénères. La petite Beatriz ne sait pas encore qu'elle constitue un enjeu politique majeur. Celui qui l'épousera pourra se déclarer l'héritier légitime des Incas : une telle forfanterie est encore possible durant les années troubles qui ont précédé l'arrivée de Francisco de Toledo. Cette idée germe d'ailleurs dans la tête de Cristóbal Maldonado, fils métis d'un riche conquistador. Le jeune homme est bagarreur, vantard et ambitieux. Cusi Huarcay, réfugiée dans la maison des Maldonado, se rend à ses arguments et retire Beatriz du couvent. Elle n'a guère neuf ans quand le mariage avec Cristóbal est décidé. Pour le rendre irréversible, le jeune homme viole l'enfant. C'est ce que suggèrent en termes crus de nombreux documents qui rendent la mère responsable et complice des Maldonado, auprès desquels elle pense récupérer son ascendant.

- 6 C'était ne pas compter sur la stratégie de Francisco de Toledo. Au lendemain de l'expédition qui ramène enchaîné l'Inca Tupac Amaru, le vice-roi organise les noces de Beatriz avec le victorieux capitaine. Dans une lettre adressée au roi Philippe II, Toledo écrit que don Martin a accepté avec joie cette union « bien qu'elle fut Indienne et habillée comme telle », parce qu'il savait que ce mariage écarterait tous les prétendants et avec eux, tout danger de soulèvement et d'instauration d'une nouvelle dynastie métisse. Don Cristóbal, prétextant qu'il avait épousé la princesse, essaya en vain de casser le mariage, et fut envoyé au Chili. Don Martin et sa femme vécurent plusieurs années à Potosi et à Huamanga. En 1592, le capitaine partit pour le Chili à la tête d'une grande armée, avec la mission de réduire la rébellion des Araucans. Dans cette contrée australe, le bruit courut que don Martin de Loyola avait tenté de se proclamer « inca », encouragé par doña Beatriz. Vraie ou fausse, la rumeur montrait bien que la fille de Sayri Tupacc était toujours un atout pour le pouvoir. Cette ambition resta sans lendemain car don Martin fut tué en 1598 par les Araucans, qui, selon ce que l'on rapporte, ont célébré leur victoire en buvant de la bière dans son crâne.
- 7 Mais revenons à la toile dont il nous reste à élucider le panneau latéral droit. Un autre couple, symétrique de celui que nous venons de décrire, se tient à la gauche de saint François Borgia. L'homme est vêtu de noir et le velours de son justaucorps fait ressortir l'or de ses ornements ainsi que la croix de saint Jacques. Il s'agit du chevalier don Juan Enriquez de Borja, arrière-petit-fils de saint François Borgia, engoncé dans une collerette qui fait de lui un courtisan de Philippe III. À ses côtés son épouse doña Ana María (ou Lorenza selon une erreur de l'inscription du peintre), princesse de Loyola, est habillée comme une marquise espagnole, d'une robe brodée entièrement de fils d'or. De l'or encore égaye sa chevelure. Ana María est la fille métisse de don Martin et de doña Beatriz, la petite-fille de Sayri Tupacc. Elle est devenue complètement espagnole et rien dans son vêtement ni dans son allure ne trahit ses origines incasiques. À la mort de ses parents, Ana María, âgée de dix ans, part en Espagne et habite sous le toit de son tuteur, un membre éminent de la maison Borgia. En 1611, Philippe III la marie avec le neveu de son protecteur, don Juan Enríquez de Borja y Almansa, qui est aussi l'arrière-petit-fils de saint François. La scène supérieure montre les deux époux en Espagne, recevant le mariage de la main d'un évêque. Le couple est immensément riche et reçoit le marquisat d'Oropesa et

s'installera au Pérou dans la suite du vice-roi et proche parent, don Francisco de Borja y Aragón.

- 8 Ainsi ce tableau, comme les autres copies qui en ont été faites, illustre un métissage politique entre les Incas et la Compagnie de Jésus. Les Jésuites s'installent au Pérou en 1569, année de l'arrivée du vice-roi Toledo. Leur objectif majeur est l'évangélisation des Indiens. Pour asseoir leur influence, il leur faut rivaliser avec les autres ordres religieux qui sont installés dans le pays bien avant, et utiliser d'autres méthodes. Or les Jésuites savent que pour convaincre les Indiens il leur faut compter sur les élites. Théoricien de la Compagnie, Joseph de Acosta rédige un texte influent, *De procurada indorum salute* (1589), où il explique l'importance de la persuasion dans la conversion et le transfert de l'amour qu'ils avaient pour les idoles païennes aux personnes du Christ et de la Vierge. La meilleure façon de légitimer leur position était de conclure ces deux mariages. Ignace et François Borgia apparaissent donc comme les souches chrétiennes de l'Inca. L'appui des princes incas permet aux missionnaires jésuites de mener à bien l'extirpation des idolâtries dans les communautés montagnardes.
- 9 De cette allégorie, la Couronne d'Espagne est absente. Ce sont les Jésuites les seuls autorisés à prendre en main le destin des Indiens et de les soumettre à leur influence. En 1601, les chefs indiens du Pérou envoient une lettre à Philippe III où ils vantent les excellences de la Compagnie de Jésus et demandent d'autres missionnaires « pour notre propre bénéfice et pour l'augmentation de la foi ». L'Église de la Compagnie, à Cuzco, foisonne d'allégories inca.
- 10 On peut cependant se demander pourquoi on a reproduit la scène du double mariage des princesses incas au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que l'Église a triomphé du paganisme. Est-ce le changement de dynastie en Espagne avec l'avènement des Bourbons qui exige le rappel de l'alliance des seigneurs naturels du Pérou avec la Compagnie de Jésus ? Sont-ce les événements qui se sont produits un peu avant au Brésil, lorsque les jésuites ont été évincés de leur rôle de protecteurs des Indiens de São Paulo au bénéfice de la Couronne du Portugal, préfigurant l'expulsion finale ? À ces questions s'ajoute un phénomène propre au Pérou qui s'intensifie au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle : le renouveau des thèmes incasiques, favorisé par la diffusion des « Commentaires royaux » de l'Inca Garcilaso de la Vega, livre rédigé au début du XVII<sup>e</sup> siècle par un métis péruvien, qui faisait l'apologie du gouvernement des Incas. Les vêtements des membres des élites renouent avec la « mode » cuzquéenne, les spectacles baroques mettant en scène des Incas et des pallas enchantent la population des villes. Cet engouement pour les anciens Incas est d'autant plus vif que la crise économique et sociale secoue la vice-royauté du Pérou. Lorsque José Gabriel Condorcanqui Tupac Amaru prend en 1780 la tête d'un soulèvement indien contre la Couronne, les jésuites ont été expulsés depuis longtemps. Mais il n'est pas indifférent d'apprendre que cette année-là, depuis son exil européen, le jésuite Juan Pablo Viscardo y Guzmán prévient les Anglais de l'imminence de la rébellion organisée par un descendant des Indiens, Casimir 1<sup>er</sup> et les exhorte à intervenir pour chasser les Espagnols des Amériques. Le lien symbolique entre la Compagnie de Jésus et les Incas a survécu à l'expulsion.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BERNAND Carmen, 2006, *Un Inca platonicien : Garcilaso de la Vega, 1539-1616*, Paris, Fayard.

*Cuzco. Splendeurs de la peinture péruvienne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, 2004, Monaco, Museo Pedro de Osma/Grimaldi Forum.

DEMELAS Marie-Danielle, 1992, *L'invention politique. Bolivie, Equateur, Pérou au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions recherche sur les Civilisations.

WACHTEL Nathan, 1971, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard.

## AUTEUR

### CARMEN BERNAND

Membre de l'Institut Universitaire de France. Professeur émérite de l'Université Paris x. A publié, entre autres : *Garcilaso de la Vega. Un Inca platonicien*, Paris, Fayard, 2006 ; *Buenos Aires, 1880-1936.*

*Un mythe des confins*, Paris, Autrement, Coll. Mémoires, 2001. Avec Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde*, Tomes I et II, Paris, Fayard, 1991 et 1993 ; *Días aciagos para Paucar Guaman*. Mexico, Fondo de Cultura Economica, colección Travesías, 1993 ; *Pindilig. Un village des Andes équatoriennes*, Paris, Éditions du CNRS, 1992 ; *Atahualpa face aux Espagnols*, Paris, Flammarion, 1992.